

X. Fortune de mer

Nous étions tous sur le pont à scruter l'horizon vers le nord, dans la lumière du soleil levant, guettant la déferlante. Nyan-Nyan était dans la timonerie, devant la table à carte, plongé dans des calculs et des recherches sur le net.

Tous tant que nous étions, à part Nyan-Nyan peut-être, nous attendions la vague scélérate telle qu'on l'imagine, s'avancant vers nous avec une lenteur géantine.

Le laissant à ses calculs, nous faisons comme on nous avait dit qu'ils avaient fait sur le Titanic et nous nous tenions par le bras en chantant « ...ce n'est qu'un au revoir, mes frères... ». Jusqu'à ce que Nyan-Nyan prenne le micro :

– J'ai une communication à vous faire !

Nous remîmes à plus tard nos adieux déchirants en attendant que le silence revînt et essuyâmes nos larmes, ce qui fut difficile en nous tenant par le bras.

Nyan-Nyan prit la parole :

– Alors, je vous explique vite-fait comment j'ai procédé - commença Nyan-Nyan - voilà : connaissant les dimensions du navire et son tirant d'eau, j'ai évalué son poids. Sachant, en outre, que lancé sur son erre à une vitesse de vingt nœuds, le navire met environ vingt minutes pour s'immobiliser, je conjecture que, démarrant immobile, il mettra au maximum le même temps pour atteindre cette vitesse. J'en déduis son accélération. Connaissant son accélération et son poids, j'en déduis le temps qu'il mettra pour...

– Nyan-Nyan... Accouche !

– ... Bon, dans le meilleur des cas, étant donnée la profondeur moyenne dans cette zone, le navire va se soulever de cinq mètres et nous aurons une minute et des poussières pour le dégager de ce banc de sable...

Quoi ? C'est tout ? Cinq mètres ! J'ai vu mieux à Saint Jean de Luz ! Tant d'histoires pour une vaguelette de cinq mètres, non mais, de qui smoke-thon ?

– ...Cinq mètres, ça vous paraît dérisoire, reprit Nyan-Nyan, mais sachez qu'elle fera dans les vingt mètres en abordant la côte !

Vingt mètres ? Ah, quand même ! Quel dommage que nous ne soyons pas sur la côte ! Mais comment va-ton la voir arriver, cette vaguelette de cinq mètres ? C'est déjà la hauteur de la houle !

– Donc, je vous le dis, ne vous épuisez pas à la chercher, vous ne la distinguerez pas à l'œil nu !

Bon, Nyan-Nyan, tu aurais commencé par ça, on aurait gagné du temps ! Ça fait une heure que je me brûle les yeux et tu m'apprends qu'il n'y aura pas de déferlante ! Alors, que fait-on ? On l'attend et quand elle est passée on crie « on l'a ratée » ?

– Tu as dit une minute et combien ?

– ...des poussières ! Ces poussières nous aiderons peut-être à dégager le navire du lit de sable sur lequel il est échoué pour peu que nous ayons, par avance, lancé les hélices à pleine vitesse. En effet, cette onde fera au moins un kilomètre de long, ce qui donnera peut-être le temps de nous dégager. C'est pourquoi, j'ai installé un guetteur, l'œil collé à l'oculaire d'un théodolite, le plus au ras de l'eau possible, pour tenter de l'apercevoir et de me prévenir afin que je prévienne l'équipage des machines... Bref, je vous tiens au courant !

Il était temps de faire le point en attendant cette vague improbable, après la nuit catastrophique qui avait vu tant de choses s'écrouler. La perte de la confiance que l'on mettait dans les officiers n'en étant pas la moins dramatique.

Comment avait-on pu perdre si vite ce qui faisait le ciment de notre société. Cette foi que nous avions dans la chose établie, dans la hiérarchie, dans le prestige de l'uniforme ? Envolée !

Pour certains, le Commandant était l'exception qui confirmait la règle. Il était l'accident, le seul et l'unique de son espèce qui soulignait et mettait en évidence le bon comportement des autres. Bref, tous les cadres de notre société n'agissaient pas ainsi. Ce n'était vraiment pas de chance d'être tombé sur lui !

Pour d'autres, suivez mon regard, ce n'était que la réalité qui tombait le masque, la mocheté ordinaire et sans fards qui montrait son vrai visage dès que le rêve rose virait au cauchemar. C'étaient les contes de fées qui partaient en fumée, le Tambour du Pont d'Arcole revisité à la lumière de la pétoche.

On en discutait calmement, chacun argumentant son point de vue fraternellement avec d'autres qui n'avaient pas le même regard mais qui avaient traversé les mêmes épreuves.

À ce propos, je ne peux que je ne m'émerveille de la coquinerie des mots qui usent des mêmes artifices que le Commandant pour dissimuler leur vraie nature. Entend-on clairement les mots que l'on emploie ? L'argumenteur, n'est-il pas tenté par l'argumensonge ? Et ne devons-nous pas voir que celle qui nous parlait franchement et nous paraissait franche, ment comme elle respire ? À qui se fier !

– ...Votre attention, s'il vous plait... - Nyan-Nyan avait repris le micro - On m'apprend que la vague arrive, c'est pour bientôt... je vous laisse, j'ai à faire !

Il va sans dire que nous nous précipitâmes tous contre la lisse, la main en visière même si nous avions le soleil dans le dos. Mais de vague, point. Nous commençâmes à nous regarder les uns les autres, en faisant la moue, d'un air dubitatif. Ce n'est pas aujourd'hui qu'on décolle...

Une légère vibration faisait frémir le navire. Ceux qui étaient à l'arrière purent admirer les puissants vortex produit par les quatre hélices lancées à plein régime. Un panache d'eau turbide était propulsé dans les eaux bleues avec la fureur d'un cétacé qui jouerait son va-tout pour ne pas crever sur la plage.

Puis le navire bascula insensiblement d'abord, puis légèrement du côté où il penchait. Tous les passagers appuyés contre la lisse reculèrent instinctivement avec effroi et se précipitèrent en panique vers bâbord, comme s'il allait se retourner sur eux.

Le roulis s'inversa alors doucement et nous ressentîmes la légère accélération qui nous faisait tituber à petits pas de vieux vers l'arrière. L'énorme masse du navire s'ébranlait avec une délicatesse de pachyderme

Des clameurs de joie retentirent, les casquettes volèrent en l'air, les gens s'embrassaient, se félicitaient, se donnaient rendez-vous pour plus tard. Nous avançons, c'était... je cherche le mot... magique ? Non, pas magique ! Disons : surprenant ! Un léger roulis dans le sens opposé du précédent nous appris que nous avions atteint des eaux plus profondes.

Le navire prenait le large. Il s'éloignait du spectacle fumeux de ce volcan qui nous avait valu tant de victimes, tant de peur et tant d'abattement. Et aussi tant de désenchantement.

Maintenant que nous étions en haute mer, il nous fallait fuir le cyclone en filant vers le nord et l'équateur. Au point où nous en étions, personne n'avait de préférence pour quelque point cardinal que ce fût. On avait échappé à un naufrage, à un commandant incapable et un tsunami, si en plus on pouvait échapper à un cyclone, n'importe quelle direction serait la bonne.

Les bourrasques annonçant les franges du cyclone faisaient écumer le sillage du « Belétron ». Les passagers étaient sur les ponts promenades, le nez au vent, respirant à s'en gaver cet air qui avait failli leur manquer, sans autre projet que de profiter de la vie. Ce fut Nyan-Nyan qui nous ramena les pieds sur mer.

Instinctivement, les passagers et l'équipage s'en remettaient à lui. La panique déterminée par ce naufrage avait été comme un creuset dans lequel tous les individus de toutes les classes sociales avaient fusionné pour ne faire plus qu'un corps commun, en supprimant toute préséance de position ou de fortune.

Lors de l'embarquement dans les chaloupes, seules avaient compté la largeur des épaules et la dureté des poings. Depuis les passagers des cabines du pont Prestige, avec balcon et baies vitrées, aux membres d'équipage en passant par les passagers des cabines simples, ils avaient tous subi la même autorité de la violence. Ils resteraient fusionnés tant que cette chaleur conviviale agiterait leurs émotions et leur gratitude d'être en vie. Sans dire le mot, ils avaient fait de Nyan-Nyan leur capitaine.

Pendant ce temps, les télévisions du monde entier traitaient le sujet de l'étrange naufrage du « Belétron ». D'après eux, le commandant avait été éloigné du navire par les courants et les vents contraires provoqués par les prémices du cyclone au moment qu'il en faisait le tour pour coordonner les sauvetages et inventorier les dégâts causés par l'échouage.

Parallèlement sur les réseaux sociaux, les passagers ayant contacté leurs proches, on contredisait cette version de l'événement en prétendant que le commandant avait abandonné le navire. Mais on dit tellement de fêques niouses sur les réseaux sociaux que la presse avait plutôt tendance à croire la première

version, plus vraisemblable. Un commandant qui abandonne son navire, on ne voit ça nulle part !

Nyan-Nyan avait donc pris les choses en main. Le premier problème qu'il choisit de résoudre fut de répondre à la question : combien sommes-nous sur ce bateau ? Il demanda donc à chaque pont de se compter puis de désigner un représentant qui viendrait présenter le bilan des passagers toujours présents sur le « Belétron ». Cela étant, on pourrait envisager de ce qu'il conviendrait de faire après.

Le bilan fut vite fait. Le soir même on entrevoyait la terrible réalité. Sur les trois-mille-cent-cinquante passagers et membres d'équipage, il n'en restait que mille-cent-cinquante-trois. Combien de ceux qui avaient quitté le navire, l'avaient-ils fait sur les chaloupes ? Autre façon de se demander combien de morts, noyés, broyés ou assassinés. On éluda la question puisqu'en connaître la réponse n'apporterait rien de plus que de l'affliction.

Ce constat eu l'effet de ressouder encore ce lien étrange qui unissait les passagers et membres d'équipage demeurant sur le navire. Les uns se faisaient encore servir par les autres mais l'esprit avait changé.

Dans les restaurants, on voyait les passagers applaudir le personnel de service. Dans les cabines, on accueillait les femmes de chambres et on taillait la bavette. Chacun restait à sa place mais chacun y trouvait un plaisir différent, dans le rôle de passager pour les uns et celui de serveur pour les autres.

Si le « Belétron » était une société, il était devenu la société idéale de la République d'Utopie. Les membres d'équipage, les techniciens machines et les employés du service furent invités à déménager et à occuper les cabines passagers inoccupées. Les cloisons du labyrinthe étaient tombées.

Sur les cinquante passagers des cabines Prestige, disons quarante-huit en ne comptant pas les Martin, il en restait dix-neuf. Parmi eux un célèbre avocat d'affaires, son nom m'échappe, du Smoothtalker & Swindler Insurance Group, et son épouse ou assimilée. C'est lui qui fut élu comme délégué des passagers de la classe Prestige.

Les délégués élus tinrent leur réunion générale dans le théâtre et Nyan-Nyan exposa son idée :

– Je n'y connais rien mais je pense que nous avons quelque droit sur le « Belétron » depuis qu'il a été abandonné par ses officiers ! D'après ce que j'ai pu en apprendre, l'indemnisation d'un découvreur d'épave en haute mer, ce qu'on appelle « prise de mer », peut s'élever à trente pour cent de la valeur vénale du navire. Le « Belétron » est quasiment neuf et son échouage ne l'a pas endommagé. Je ne connais pas son prix mais cela doit s'élever à quelques centaines de millions d'euros. On doit pouvoir espérer une somme non négligeable par personne. Quelqu'un aurait-il une idée pour essayer d'en tirer parti ?

Le délégué du pont Prestige, cet Avocat-dont-le-Nom-m'Échappe, s'empara du micro et du sujet. Il se présenta ainsi que la compagnie pour laquelle il travaillait

– Nyan-Nyan n'a pas tort ! Mais tout cela est très théorique ! Jamais l'armateur ne voudra aligner un tiers de sa valeur pour récupérer son navire ! Il préférera encore le voir couler pour toucher l'assurance. Non, tout ce que chacun peut espérer, c'est une indemnité pour le contre-temps, et cela ne dépassera pas quelques milliers d'euros pour les passagers et une prime de quelques centaines d'euros pour les membres d'équipage. En premier lieu, conclut-il, je vais contacter le propriétaire ! Je vais travailler le sujet et nous ferons le point sur les négociations...

Cette nouvelle enflamma davantage, si cela se pouvait, l'euphorie qui régnait déjà entre les passagers du « Belétron ».

On était sur une croisière de gagnants du loto. Pour la majorité des passagers, quelques milliers d'euros, c'était déjà une belle somme, peut-être assez pour changer la voiture, mais pour les membres d'équipage, quelques centaines d'euros c'était aussi une somme qui allait arrondir leur fin de mois.

Il était temps pour moi de relâcher la crampe qui me crispait les sphincters de l'âme pour exhaler enfin ces vents nauséabonds du déterminisme social. Ce bateau était celui de la Liberté, c'était le Mayflower d'une nouvelle société qui se rirait des D.R.H., des castes, des religions et des places aux concours d'entrée. Une croisière ? Non, une croisade !

L'avocat, son nom m'échappe, nous tenait au jour le jour informés des développements de ses négociations avec le croisiériste. Il ne restait plus, nous disait-il, qu'à choisir le port où nous viendrions lui remettre le navire et les dispositions à prendre pour l'y faire entrer.

Car pour compétent que pût être Nyan-Nyan, il ne l'était pas assez pour assimiler en trois jours toute la culture maritime. En effet, comme nous l'expliqua l'Avocat-dont-le-Nom-m'Échappe, il y a les choses que l'on peut comprendre et celles qu'il faut savoir. Et ces dernières, nul ne les possédait sur le « Belétron ».

Un soir, l'avocat apprit à Nyan-Nyan qu'une frégate des garde-côtes indonésiens nous serait dépêchée avec le croisiériste à son bord afin de signer les contrats que le cabinet Smoothtalker & Swindler avait préparés.

Nyan-Nyan tiqua un peu, lorsqu'il apprit qu'il était question d'un navire militaire. Pourquoi le pilote qui devrait prendre en charge le « Belétron » ne viendrait-il pas à bord d'une simple vedette civile louée par le croisiériste.

– Vous n’êtes pas au courant... - constata l’avocat - ...tous les pirates du nord-est de l’océan Indien sont sur le coup pour nous situer, venir nous aborder... et toucher le jackpot !

– Ah, il y a donc quelque chose à toucher ?

– ...Euh... Bêêê... Ils risquent de nous... de nous prendre en otage ?

– Mouais... il n’y aurait pas quelque chose que vous auriez oublié de me dire ?

– Moi ? Comment pouvez-vous imaginer une telle chose ! Ce serait contraire à l’éthique !

Et toc ! Voilà que Nyan-Nyan se mettait à douter d’un honnête avocat d’affaires. Certains diront qu’il exagérerait même si d’autres prétendront qu’il avait de bonnes raisons de le faire. Pourtant, moi-même qui ne suis pas contre le fait d’exagérer, je m’efforce de le faire en y mettant un peu plus de modération.

D’ailleurs toute cette histoire tournait à l’exagération. La tragédie de cette nuit terrible s’éloignant, je devinais que la tendance se faisait sentir à revenir à des jugements plus mesurés sur ce qui s’était passé.

Sans adhérer à cent pour cent aux thèses diffusées par les médias très indulgentes envers le Commandant, ceux qui avaient contribué à alimenter les réseaux sociaux en chargeant ce dernier pour sa fuite, avouaient qu’ils l’avaient fait alors qu’ils étaient habités par un sentiment de colère qui s’estompait avec le temps. Peut-être avaient-ils exagéré...

Heureusement que j’étais présent durant cette tragédie et que tout ce que vous en avez lu a été inventé sur le motif, heure par heure, sinon j’aurais peut-être, moi aussi, adouci mon jugement. Le fait est qu’à la relecture cela paraît tout bonnement invraisemblable. Et pourtant, j’y étais, foi de mythogentleman !

Pourtant, il y a des choses qui ne trompent pas. Il y a des choses qui vont sans dire et d’autres qui ne vont pas sans qu’on

ne les dise pas. Si un homme politique vous dit qu'il est honnête, c'est qu'il vous prête la même idée qu'il a de lui-même et il lui paraîtrait incongru de ne pas préciser qu'il n'est pas ce qu'il pense que vous pensez qu'il est. Me fais-je comprendre...

Pour que l'idée d'être honnête lui passe par la tête, il faut d'abord que l'idée de ne l'être pas lui ait traversé l'esprit. Je déduis cela de la confrontation de centaines de discours électoraux avec les archives de l'Agence Anticor.

Alors, quand les passagers des cabines Prestige affirmaient aux membres d'équipage qu'entre eux c'était à la vie à la mort, cela sentait de plus en plus l'amer constat de se trouver dans le même bateau mais pas l'envie d'être sur le même pont.

– Ils n'ont plus que ça en tête - me confia Nyan-Nyan, en parlant des occupants de sous la ligne de flottaison - le pognon qu'ils vont toucher ! J'aurais mieux fait de la boucler ! Ils sont déjà en train de se comparer le mérite pour démontrer qu'ils devraient avoir plus que le copain ! Et quant à ceux du pont Prestige - continua-t-il - je trouve qu'ils font beaucoup de réunions privées sur le même thème ! Je voulais démontrer qu'il était possible de réunir tous les ponts mais en fait chacun n'a d'yeux que pour sa cabine !

Cela se laissa voir lors des réunions de délégués de ponts que Nyan-Nyan organisait toujours pour essayer de garder un œil sur l'esprit qui régnait à bord du « Belétron ». Et là, je peux dire que c'était catastrophique !

Le pont Prestige en était presque rendu, sans l'oser tout à fait, à donner l'absolution au Commandant pour sa conduite indigne. Les passagers des autres cabines regrettaient surtout l'absence des officiers et la présence rassurante de leurs uniformes.

Quant aux membres d'équipage, ils regrettaient le temps où le frottement entre eux et les passagers se concrétisait plus par

des pourboires que par des promesses de s'écrire quand on se serait quitté.

– Tu crois vraiment qu'il y a du pognon à se faire ? - demandais-je à Nyan-Nyan.

– Je crois surtout que l'avocat, son nom m'échappe, est persuadé qu'il y en a pour lui et ses relations du même pont ! Mais surtout pour lui !

– Comment vois-tu l'avenir ?

– Je n'ai pas l'intention de vivre à nouveau sous la ligne de flottaison... Les événements décideront... La frégate arrive ce matin...

Nous faisons route plein nord à allure réduite, disons une allure d'une bicyclette de facteur, pour ne pas nous laisser entraîner par les vents et les courants.

La frégate n'allait plus tarder lorsque l'homme de quart, Ezéquiél, retenez son nom, qui ne regardait pas exclusivement dans la direction d'où elle devait arriver, remarqua un petit bateau de pêche vers l'ouest, encore à bonne distance. Il prévint Nyan-Nyan et nous le rejoignîmes dans la timonerie.

– Ça sent le pirate - dit-il, en tendant ses jumelles à Nyan-Nyan - on ferait bien d'ouvrir l'œil !

– Avertis-moi s'il se rapproche... Certains ont des lance-roquettes !

Nous eûmes bientôt d'autres sujets d'observation car la frégate était en vue et s'approchait martialement du « Belétron ». Vous auriez vu l'excitation de fourmilière qui fit tout à coup grouiller les passagers !

Cette excitation ne pouvait pas s'expliquer par le simple soulagement d'une reprise de contact avec l'humanité civilisée. C'était la cavalerie qui arrivait avec trompettes et étendards. Pourquoi tant d'amour pour ce corps équestre alors qu'il n'est

prévu que pour arriver après la bataille ou défiler sur les Champs Élysées mais jamais au moment où vous en auriez besoin.

La maîtrise du cavalier sur une monture qui pourrait l'envoyer balader d'une ruade bien placée est comme le résumé de l'asservissement de la nature, cette salope, qui profite du moindre cyclone, du moindre tsunami, pour vous rappeler qu'un bon Indien est un Indien mort. Bref, que c'est la force qui prime.

Mais pourquoi tant d'émoi pour cette frégate ? Parce qu'un cyclone ou un tsunami ne fait pas le poids, devant une frégate en acier ! La seule chose qui puisse l'envoyer par le fond, c'est une torpille sournoise, un obus bien placé ou une étincelle dans la Sainte Barbe. Avez-vous remarqué qu'une armée qui défile n'est jamais ridicule ? Si vous pensez qu'elle l'est, vous vous mettez le doigt dans l'œil : elle est au-delà du ridicule.

Si vous en doutez, considérez la marche des Orangistes Unionistes de Belfast. Votre première réaction est de pouffer. Quand vous comprenez que ce que preniez pour de la sottise est au-delà de la bêtise, vous êtes absolument terrifié.

Ce qui est terrifiant dans une marche militaire, ce n'est pas la force qu'elle symbolise mais la bêtise qui s'en dégage. Une bêtise comme seule la nature peut en inventer : la bêtise du fort. Le cri de la nature, je le reconnais quand j'entends « America first ! » lancé par les forts aux nez des faibles qui se tordent à leurs pieds. Cependant, quand vous croyez que ce sont les forts qui détruisent la nature vous vous trompez sur deux points.

Un : la destruction de la nature par l'homme, c'est le serpent qui se mord la queue ! La nature, ce n'est pas de l'homme qu'il faut la protéger, c'est de la nature elle-même. C'est quand même elle qui a créé la nature humaine ! Plus con que la nature, tu meurs !

Deux : les hommes en pensant protéger l'homme de lui-même ont inventé le concept d'Être Humain au-dessus de la

nature, créé à l'image d'un créateur surnaturel. Dans cet acte transcendant que l'on prête à l'homme, c'est en fait la nature qui tente l'acte le moins naturel qui soit, celui d'aller à rebours de l'instinct qui lui sert de guide et qui pousse le fort à se gaver du faible.

Si cet acte contre-nature de la nature contre elle-même aboutissait, le serpent, au lieu de se gaver de lui-même en se mordant la queue, s'élèverait et prendrait de la hauteur en glissant sur son propre corps.

Mon dieu, que m'arrive-t-il ! Qu'ai-je bu ou quel champignon ai-je grignoté ! De quel psychotrope suis-je imprégné, moi qui n'ai jamais fumé autant que je l'aurais dû ! Vite ramenez-moi sur le pont du « Belétron », je sens que je m'envole vers les nuages roses d'un avenir radieux !

Le pont du « Belétron », parlons-en ! Il s'était mis à grouiller de passagers des cabines mais aussi des membres d'équipage. Je ne sais pas comment ils avaient fait pour les récupérer après le déséchouage mais les casquettes et les chapeaux se remirent à voler. Et les passagers de se congratuler. Encore une fois.

La frégate se rangea le long du « Belétron » et une passerelle fut lancée entre les deux navires. Des hommes se massèrent avec, à leur tête, s'apprêtant à la traverser, un officier en uniforme blanc immaculé, quatre barrettes sur l'épaule.

J'étais un peu loin pour ne faire que deviner la scène mais je vis soudain les spectateurs les plus proches de la lisse se mettre à applaudir et les applaudissements gagner la foule à mesure de l'information se répandait.

C'est quand j'entendis cet hymne, connu pour célébrer la connivence entre copains et coquins, que je sus que je ne m'étais pas attendu au pire : c'était le commandant déserteur qui

regagnait son bord sous les vivats et les félicitations tandis que la foule chantait :

« For he's a Jolly Good Fellow,
For he's a Jolly Good Fellow,
For he's a Jolly Good Feeelloooooow,
Which Nobody Can Deny... ».

Pauvres de nous...

Nous étions toujours dans la timonerie. Je lançais un coup d'œil vers Nyan-Nyan qui paraissait fatigué.

– J'ai épuisé tout ce que je pouvais tirer de ce navire : serveur servile, passager de luxe arrogant, capitaine courageux... J'ai fait le tour... Je n'ai plus rien à en attendre !

– Et la commission pour avoir sauvé le navire ?

– Tu y crois encore ? J'aurai droit à une tape sur l'épaule, « c'est vous qui avez sauvé le « Belétron » ? Merci, c'est sympa ! Voyez avec mon secrétaire, il a une enveloppe pour vous ! »

Ezéquiél, vous avez retenu son nom, vint soudain vers nous, ses jumelles à la main :

– Nyan-Nyan, le bateau de pêche se rapproche ! Qu'est-ce qu'il fout, il ne va pas nous aborder sur bâbord avec la frégate des garde-côtes sur tribord !

Nyan-Nyan lui prit les jumelles et les dirigea vers le bateau de pêche qui s'était beaucoup rapproché.

– Fleur-de-Courge est dans le coin ? - demanda-t-il en s'adressant à un membre d'équipage - Va lui dire de faire les valises, on rentre à la maison !

Puis, se tournant vers moi :

– Machin, je crois avoir trouvé ma voie ! Adieu !

Interdit, je regardai Nyan-Nyan quitter la timonerie pour rejoindre Fleur-de-Courge. Je saisis les jumelles à mon tour. Sur

le pont du bateau de pêche, deux silhouettes en tenue indienne d'apparat faisaient des signes pour qu'on les attendît.

Du côté de la frégate, sur tribord donc, on accueillait le Commandant comme un sauveur. Ses officiers l'accompagnaient, bombant le torse, roulant des épaulettes, faisant se pâmer les femmes et exulter les hommes qui se projetaient dans ces marcheurs triomphants.

Sur bâbord, le bateau de pêche se rapprochait toujours. Il n'était plus qu'à une centaine de mètres quand je devinai une soudaine agitation sur le pont IV. Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge étaient sur la lisse, un jerrycan de flotte à chaque bras.

Un, deux, trois... plouf ! Le bouillon sembla résonner jusqu'au « Jellyfish Beda » où les Martin venaient aussi de sauter à l'eau. Les deux couples nagèrent l'un vers l'autre et le crawl de Nyan-Nyan n'avait rien à envier à celui de Monsieur Martin.

Quant à Fleur-de-Courge, elle faisait cette brasse coulée si élégante que je lui avais vu faire pour prendre pieds sur l'île du Trou-du-Cul-du-Monde. Ils se rejoignirent et se croisèrent. D'où j'étais, je pouvais voir, sans les entendre, Madame Martin parler et Monsieur Martin lui répondre :

- Ce n'est pas Nyan-Nyan qu'on vient de croiser ?
- Mais non, tu sais bien qu'ils se ressemblent tous !